



L'ATLANTIDE  
N'A JAMAIS DISPARU

L'HISTOIRE DE SANTORIN

**Giorgos Koukoulas**

**L'ATLANTIDE  
N'A JAMAIS DISPARU**

**L'HISTOIRE DE SANTORIN**

Graphisme de couverture : Elpida Hatzikonstanti  
Mise en pages : Nektarios Lambropoulos  
Traduction : Marcel Durand

Édition française © 2014 Giorgos Koukoulas  
Édition : Giorgos Koukoulas  
[www.atlantisneverlost.com](http://www.atlantisneverlost.com)  
[koukoulas@acci.gr](mailto:koukoulas@acci.gr)  
ISBN: 9789609358835

Toute reproduction du présent ouvrage, intégrale ou partielle,  
par quelque procédé que ce soit, ainsi que toute traduction, adaptation  
ou exploitation par quelque procédé que ce soit sont interdites conformément à  
l'arrêté v.2121/1993 et à la Convention internationale de Berne-Paris, ratifiée par la  
loi v.100/1975. Est également interdite toute reproduction de la mise en pages, de  
la maquette de couverture et de façon générale de la ligne graphique de l'ouvrage  
par quelque procédé que ce soit (photocopie, reproduction électronique ou autre),  
conformément à l'article 51 de la loi v. 2121/1993.

ROMAN  
2012

**À toi**

# TABLE DES MATIÈRES

1.	L'île volcan	11
2.	TROIS HEURES PLUS TÔT...	27
3.	La découverte	31
4.	SIX HEURES PLUS TÔT...	41
5.	La théorie	53
6.	UN SOLEIL PLUS TÔT...	65
7.	La rencontre	75
8.	DEUX SOLEILS PLUS TÔT...	87
9.	Akrotiri	93
10.	TROIS SOLEILS PLUS TÔT...	107
11.	Visions	115
12.	QUATRE SOLEILS PLUS TÔT...	129
13.	La prophétie	137
14.	CINQ SOLEILS PLUS TÔT...	145
15.	Une valeur éternelle	157
16.	SIX SOLEILS PLUS TÔT...	173
17.	Talos	193
18.	SEPT SOLEILS PLUS TÔT...	211
19.	La plage	221
20.	HUIT SOLEILS PLUS TÔT...	237
21.	L'anniversaire	247
22.	MIDI, DIX SOLEILS PLUS TÔT...	257
23.	Premier envol	267
24.	MATIN, DIX SOLEILS PLUS TÔT...	281
25.	L'éruption	295
26.	ONZE SOLEILS PLUS TÔT...	315
27.	Révélation	327
28.	MAINTENANT...	337
29.	Sortie nocturne	357
30.	CINQ HEURES APRÈS...	371
31.	Coïncidences !	381
	Note de l'auteur	391
	Annexe A	395
	Annexe B	412

## L'île volcan

**L**e ferry-boat poursuivait sa course en ligne droite et fendait en son milieu la rade qui s'étendait entre les gigantesques parois rocheuses d'un rouge sombre. L'imposante ouverture, flanquée de falaises abruptes, constituait le cratère en activité d'un des volcans les plus importants de la terre. L'état d'engourdissement qui suit le réveil, après un court sommeil réparateur, amplifiait la beauté sauvage d'un paysage surnaturel. Spectacle qui n'a d'équivalent en aucun autre lieu de la planète. Au bout de quelques secondes, les parois imposantes du volcan qui se rapprochaient semblaient de plus en plus menaçantes et captaient toute son attention.

Ajoutons au tableau des maisons d'une blancheur éclatante accrochées au bord du précipice, construites entre ciel et mer, bravant la loi de la gravité autant que l'altitude. Telle en fin de saison une plaque de neige persistant sur les sommets, et sur le point de fondre sous la chaude caresse du soleil printanier. Le bateau se rapprochant du port, on pouvait clairement distinguer à gauche les premiers villages de l'île. D'abord Ia et son légendaire coucher de soleil. Et plus loin, le long de la falaise, des maisons éparses comme

des petits flocons blancs, jusqu'au village suivant d'Imerovigli. Le rythme effréné des constructions à Santorin l'avait en quelque sorte relié à Fira, la capitale de l'île. En continuant vers la droite, et en suivant la boucle que fait la ligne de crête de la caldeira, le paysage est tout aussi envoûtant. Des grappes de maisons blanches éparpillées au sommet du volcan. De l'autre côté de l'île, la dernière touche de neige visible correspondait au village d'Akrotiri. Il lui fallut un certain temps pour se reprendre, après avoir regardé défiler lentement ces impressionnantes images sous ses yeux.

Alexandre ne put éviter de revenir en arrière, ne serait-ce que brièvement, sur les événements qui l'avaient conduit devant ce spectacle saisissant. Tout avait commencé deux jours auparavant, par le coup de téléphone de son très cher professeur d'archéologie Nicodème, qu'il avait un peu oublié, comme cela arrive souvent dans nos relations lorsqu'on n'a plus grand-chose à partager. Les événements s'étaient précipités, venant bouleverser le train-train quotidien dans lequel il était installé depuis longtemps.

Il avait connu son professeur au cours de ses deux dernières années d'études et il était aussitôt devenu son étudiant préféré. Il ne savait pas encore si sa décision de poursuivre des études d'archéologie pour obtenir un second diplôme, après avoir terminé des études de physique, était l'expression d'un besoin personnel d'approfondir ses connaissances dans ce domaine ou une réaction tardive pour corriger des choix antérieurs. Depuis son plus jeune âge, il rêvait d'étudier les astres. Tout ce qui touchait à l'espace exerçait sur lui un attrait fantastique. En grandissant, il avait décidé d'entreprendre des études de physique dans le but de faire carrière dans le domaine de l'astronomie. Mais en cours de route, ses rêves

avaient été emportés par une dure et prosaïque réalité. Les sempiternelles exhortations de la famille et du cercle des amis à poursuivre une carrière professionnelle sûre, pour avoir une bonne situation, le détournèrent de son rêve initial. Il finit par donner des leçons de physique dans des écoles du soir dans des quartiers excentrés. La famille, cossue à une époque, affrontait ces dernières années d'importantes difficultés financières. La petite entreprise familiale de son père ne parvenait pas à faire face aux nouveaux besoins du marché et aux évolutions radicales de la technologie. Le magasin de détail et de réparations d'appareils électriques florissant des années quatre-vingt appartenait désormais au passé.

Il était sept heures du matin lorsque son portable sonna, chose inhabituelle à une heure si matinale. Quelle ne fut pas sa surprise de voir s'afficher à l'écran de l'appareil dix chiffres inconnus qui ne correspondaient à aucun de ses contacts enregistrés ! Une petite perturbation matinale, qui aiguisa une curiosité compréhensible pour l'inconnu qui se trouvait à l'autre bout de la ligne et ses motivations. Il reconnut sans difficulté la voix toujours enthousiaste et vibrante de son cher professeur. Nicodème expédia rapidement les formalités d'usage que peuvent échanger deux personnes qui ne se sont pas parlé depuis plus d'un an pour aller droit au but :

« Alexandre, j'ai besoin de ton aide. »

Sa parole avait perdu de sa spontanéité et avait cédé progressivement la place au sérieux qui caractérisait le professeur lorsqu'il devait répondre aux questions délicates qu'on lui posait pendant les cours. Ses cours se déroulaient toujours dans des amphithéâtres bondés, même quand le reste de la faculté était vide en raison de fêtes, d'élections ou de grèves, ou pour d'autres raisons de ce genre qui transforment souvent

les universités en bâtiments déserts. Le professeur, au bout de la ligne, continua :

« Je ne peux pas t'expliquer au téléphone, mais je n'ai confiance en personne d'autre que toi. Il faut absolument que tu viennes tout de suite à Santorin. J'insiste, tout de suite. » Le ton était tranchant et trahissait une certaine angoisse : « Je suis sur les traces d'une découverte... et pas des moindres ! » Ces derniers mots furent suivis d'un court silence. Le professeur essayait de rester concentré : « Je t'attends demain, après-demain au plus tard. Les choses pressent, appelle-moi dès que tu connaîtras exactement l'heure de ton arrivée. »

La tonalité de l'appareil lui signifia qu'on avait coupé court à la conversation. Ou plutôt au monologue, qui ne laissait à Alexandre aucune marge de manœuvre.

Le bateau était entré pour de bon dans la caldeira de Santorin. Les maisons sur les sommets de l'île étaient maintenant parfaitement distinctes. À droite, ils avaient dépassé la masse sombre des deux petites îles au centre du cratère. Îles récentes, constituées exclusivement de la lave du volcan, dont la première éruption remontait à deux millénaires. Depuis lors, elles changent souvent de forme et de taille, au gré des caprices du volcan. La dernière fois qu'il avait jugé bon d'intervenir sur leur forme, c'était il y a trois siècles, lorsque sous l'effet de séismes et d'éruptions, du fonds de la mer avaient surgi les uns après les autres de nouveaux pans de terre. Petit à petit, ils avaient fini par se ressouder pour constituer l'île à laquelle on a donné aujourd'hui le nom suggestif de « Néa Kaméni ».

Ce n'était pas la première fois qu'il se rendait dans cette île des Cyclades. Île de l'amour... car telle est l'idée que se font de Santorin tous les jeunes amoureux, une destination

idéale pour les nouveaux couples. Et lui, pas plus que les autres, ne pouvait échapper au mythe ou plutôt à l'air du temps. Il fut submergé par les souvenirs de l'excursion qu'il avait faite avec Aphrodite sur ces îles noires, six ans auparavant, dès leur deuxième jour de vacances. Le dépliant de l'agence de voyages mentionnait en grandes lettres rouges : « Excursion sur le volcan ».

Il avait fallu un bon bout de temps pour se rendre compte que chaque journée passée sur cette île était une excursion sur un volcan. Sans se préparer comme il aurait fallu, ni s'être dûment informés sur cette expédition et ses exigences, ils avaient décidé d'entreprendre cette petite odyssée. Alexandre n'avait rien d'autre en tête que de vivre pleinement son amour avec sa compagne. Dans les rouages invisibles de son cerveau libidineux, fonctionnait un chronomètre automatique qui comptait à rebours le temps qui les séparait de chacune de leurs prochaines rencontres érotiques. Il avait découvert pour la première fois combien le désir pouvait être tyrannique quand il est provoqué par le corps d'une femme.

L'excursion s'était soldée par un échec total. Les petits cailloux noirs brûlants se glissaient entre la plante de ses pieds et ses tongs, ce qui était un vrai supplice à chaque fois qu'il faisait le moindre pas sur un terrain un peu irrégulier. Il venait juste de comprendre pourquoi tous les touristes qui participaient à l'excursion et, coïncidence diabolique, sa compagne elle-même, portaient des chaussures de sport légères et des chaussettes ! Comme cela devait se vérifier à diverses reprises à cette époque, sa matière grise était presque uniquement alimentée par la seule idée du compte à rebours érotique, qui ne lui laissait aucune marge de fonctionnement rationnel. Le calvaire se prolongeait tandis qu'il gravissait le



sentier, et le dilemme qui le torturait à présent avait délogé de son cerveau le sexe et le chronomètre qui s'emballait. Il s'agissait de choisir entre supporter l'humiliation, en acceptant de souffrir le martyr à chaque pas qu'il faisait, ou continuer son chemin comme les illuminés qui marchaient sur les charbons ardents, non pour la grâce de Dieu, mais pour un état de grâce amoureux ! Ses grimaces et sa démarche titubante lui avaient fait oublier le cruel dilemme. Il était impossible que les compagnons du groupe ne l'aient pas remarqué. Le guide, un homme du pays, brûlé, pour ne pas dire torréfié par le soleil, s'approcha et s'agenouilla devant lui en ouvrant son sac à dos. Il en avait sorti une paire de chaussettes d'une drôle de couleur marron qui avaient sans doute été blanches la première fois qu'elles avaient été portées. Il se souvenait encore de ses paroles : « Mets ça, ça va un peu te soulager... tu n'es pas le premier à qui ça arrive, mais je ne peux quand même pas trimballer avec moi des chaussures de toutes les pointures ».

Sa proposition avait été formulée avec un sourire qui frisait l'ironie. La situation empira encore, lorsque ce sourire se faisait plus langoureux tandis que l'homme fixait du regard sa petite amie Aphrodite, qui se tenait juste à ses côtés. Quelle honte ! Une cape invisible, c'est tout ce à quoi il pouvait penser. Une cape qui le ferait disparaître à cet instant précis. La seule chose qui le consolait, c'était la noirceur du paysage, qui s'accordait parfaitement désormais à sa disposition d'esprit.

La sirène du bateau, qui retentit deux fois, mit fin brutalement à cette brève incursion dans le passé. Aphrodite ne constituait plus, elle aussi, qu'un pan de ce passé qu'il avait réveillé. Ils atteignaient le point où le bateau allait amorcer ses

déliçables manœuvres d'amarrage, dans l'un des ports les plus difficiles et les plus mal aménagés de l'Égée. La première impression du port, avec ses gigantesques masses suspendues au-dessus de vos têtes, comme si elles voulaient vous engloutir, s'impriment à jamais dans la mémoire de tout voyageur qui se rend dans l'île pour la première fois. Seule issue, une route qui montait dangereusement en serpentant, creusée dans les roches volcaniques moirées d'un rouge sombre. Le professeur habitait dans le village traditionnel éloigné d'Ia, à l'autre bout de l'île, et il n'y avait guère d'alternative pour s'y rendre. Il y avait l'autobus de la ligne qui le déposerait dans la capitale à Fira. De là, il lui faudrait prendre l'autobus d'Ia. L'autre solution était de faire une queue interminable avec tous les voyageurs exténués qui attendaient de trouver un taxi libre. Finalement, il décida d'opter pour la solution simplifiée : les transports en commun.

Tout d'abord, il devait supporter l'atmosphère suffocante que dégageait la transpiration des autres voyageurs. En même temps, dans chacun des virages en montée, il devait faire un rempart de son corps pour retenir sa voisine obèse. La dame d'âge moyen faisait des efforts méritoires pour se retenir aux barres d'appui usées de l'autobus, sans grand résultat toutefois. Le martyr dura environ une demi-heure, le temps que mit l'autobus, avec tous les arrêts, pour arriver à sa destination de Fira.

Dans le second autobus pour Ia, il eut plus de chance. Son siège à la fenêtre, du côté gauche, lui donnait tout le loisir de revoir la morphologie si spéciale de l'île. Au cours de cet itinéraire, l'alternance des couches rocheuses des parois est impressionnante. Elles présentent un intérêt exceptionnel pour le simple observateur mais davantage encore pour un

géologue confirmé. C'était d'ailleurs à une excursion organisée par le département de géologie de l'université Capodistria d'Athènes que remontait son premier contact avec l'île. Les analyses détaillées d'Aphrodite, qui venait d'obtenir son diplôme de l'Université, sur les différentes strates de cendre et de lave qui recouvrent l'île depuis la terrible éruption du volcan, lui semblaient dater de la veille. Toute variation de couleur des parois rocheuses correspond à autant de minerais et d'ères géologiques différentes. Une carte historique précise des relevés géologiques de la région depuis des millions d'années. Il était surpris de retrouver, même vaguement, certaines connaissances élémentaires après tant d'années. Il le devait sans doute aux interminables leçons qu'elle lui dispensait à tous les endroits de l'île pendant lesquelles il restait suspendu à ses lèvres, même si en réalité il attachait peu d'importance au contenu de ses paroles. De nouvelles bribes de souvenirs revenaient assaillir son esprit.

Qu'avait-elle donc bien pu lui trouver, cette superbe fille rayonnante de vie ? Lui, un jeune étudiant, en train de préparer un second diplôme universitaire. Sans prestance particulière, de taille moyenne, débraillé, au corps flasque, sans situation professionnelle et sans ressources. Sans oublier, pour compléter le portrait, sa paire de lunettes de myopie de mauvais goût, qui lui mangeaient le visage. C'est cette réponse crue que lui donnait le miroir. Il en avait essayé beaucoup, en espérant à chaque fois un meilleur effet, mais sans résultat.

Aphrodite, une fille qui répondait parfaitement à son nom. Le premier mois de leur relation, cette pensée le submergeait. Déesse de la beauté, digne de figurer au Panthéon de l'Olympe, elle irradiait à chacun de ses mouvements, déga-

geait une grâce féminine. Un minois clair et espiègle, aux yeux d'un bleu profond dans lesquels il pouvait se perdre pendant des heures. Un corps pulpeux, pas très grand, mais qui portait en lui d'immenses promesses de fertilité, venait parachever ce puzzle de perfection. D'un point de vue mythologique, l'image était complète. Mais son nom s'étendait également à l'astronomie. La seule planète portant un nom féminin dans le système solaire est celle d'Aphrodite. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il s'agit de la seule planète qui gravite dans le sens contraire de toutes les autres, défiant jusqu'au mouvement du roi Soleil. C'était du reste ainsi qu'elle se comportait. Toujours opposée à tout compromis et à tout conformisme. Toujours en première ligne pour tout ce qui est nouveau ou subversif. La réaction par excellence à l'ordre établi !

Où qu'elle soit, avec qui qu'elle soit, elle ne passait jamais inaperçue. L'alliance de la beauté et de son caractère trempé et complexe irradiait l'espace dans lequel elle se trouvait. Exactement comme la planète du même nom. Dès l'époque préhistorique, les premiers hommes avaient remarqué qu'Aphrodite était l'astre le plus lumineux dans le ciel nocturne. Les Grecs anciens l'avaient nommé Éosphoros, c'est-à-dire annonciateur de la lumière de l'aurore. Mais elle apparaissait essentiellement le soir, sous le nom d'Hespéros, juste après le coucher du soleil.

Pendant des décennies, les savants étaient en désaccord sur ce que cachaient les nuages qui recouvraient la planète mystérieuse. C'est avec le même zèle qu'Alexandre s'interrogeait et tentait de découvrir ce qui se cachait derrière le charme et le mystère de cette fille qu'il avait la chance d'avoir pour compagne. Il ne tenait pas compte des récentes découvertes scientifiques. Des engins spatiaux modernes me-

surèrent à sa surface une température de quatre cents degrés Celsius et une pression atmosphérique quatre-vingt-dix fois supérieure à celle de la Terre. Une planète brûlante et inhospitalière. La plus proche de la Terre en termes de distance et pourtant sans doute la moins facile à approcher et la moins accueillante...

Les riches connaissances d'Alexandre en matière d'astronomie n'étaient pas suffisantes pour le dissuader de tenter l'expérience. Il fit le choix d'ignorer les découvertes les plus récentes sur cette planète voisine. À la façon d'un nouveau vaisseau spatial, ambitieux et ingénu, il tenta de faire plier les lois de la physique et de se poser en plein cœur de la femme qui s'appelait Aphrodite. La fin de l'expérience concernant leur relation était déjà annoncée et consignée par d'autres missions d'exploration spatiale. Après un merveilleux voyage riche d'expériences fortes dans l'atmosphère d'Aphrodite, il tenta un impact, qui s'avéra brutal et incandescent et se solda par une violente collision. La tentative s'était révélée infructueuse, en l'absence d'une convergence de données scientifiques sur la composition, la morphologie et le comportement du corps céleste. Aucune chance, bien sûr, de s'en sortir pour le vaisseau d'exploration spatiale qui fut intégralement désintégré dans l'opération ! Alexandre ne s'était jamais remis de leur séparation.

Le professeur n'avait en rien changé par rapport au souvenir qu'il avait de lui. Avec sa barbe blanche caractéristique, sa stature moyenne, grassouillet, et arborant une petite bedaine sympathique. Le candidat idéal pour un rôle de Père Noël aux fêtes de fin d'années. Pourtant, quand on le connaissait mieux, on découvrait son regard pétillant et un dynamisme étonnant pour son âge avancé. Ainsi à l'univer-

sité, quand il l'avait rencontré pour la première fois, il était toujours sur le qui-vive. Il donnait l'impression qu'à chaque instant, les rouages de son cerveau étaient en activité et travaillaient à une nouvelle idée, à une nouvelle découverte.

Ils n'avaient pas encore eu le temps d'entrer dans le vif de la discussion que déjà il était installé dans une Coccinelle blanche décapotable en direction de l'autre extrémité de l'île. Un amour de voiture, son premier et éternel amour, comme il disait en plaisantant à chaque fois qu'on lui faisait un compliment à ce sujet. Sans doute la seule faiblesse qu'avait remarquée Alexandre chez un homme totalement dévoué à la science archéologique. Dans d'autres circonstances, il aurait été passablement énervé d'être obligé de supporter de nouveau les désagréments d'un retour à Ia, c'est-à-dire de refaire le trajet en sens inverse, de revenir à son point de départ. Mais sa joie d'avoir retrouvé le professeur, et sa curiosité contenue pour ce trajet inattendu, l'emportaient sur tout sentiment négatif ou la fatigue du moment.

La route, plutôt dangereuse et imprévisible, le dissuadait d'engager une discussion détaillée sur la découverte qui le conduisait là-bas. Au cours du trajet en autobus, le sentiment du danger était sensiblement limité et, inconsciemment, il s'en remettait à l'expérience d'un chauffeur professionnel. Au contraire, l'image du vieux professeur à ses côtés, agrippé au volant d'une Coccinelle qui roulait à la vitesse maximum prévue par son constructeur le long d'un précipice béant à chaque virage en épingle à cheveux, ne lui permettait pas de détourner l'attention du conducteur en engageant une discussion sérieuse. Naturellement, il commença à se poser des questions sur les motifs de leurs retrouvailles.

Il savait parfaitement, en raison de son travail de di-

plôme, que l'intérêt de Nicodème se portait sur la période minoenne et plus particulièrement sur l'imprécision et le caractère fragmentaire des données disponibles sur cette étonnante civilisation des débuts de la préhistoire grecque. Par opposition à la civilisation égyptienne, qui était à son apogée à peu près à la même époque, les éléments historiques dont nous disposons sont rares, voire négligeables. Les Égyptiens, grâce au papyrus, mais aussi à l'écriture hiéroglyphique, laissèrent aux générations qui leur succédèrent une multitude d'informations et de données historiques sur leur civilisation. La morphologie et la position géographique de la région, où fleurirent des générations de pharaons, ont favorisé la conservation des découvertes archéologiques. Sans parler, ce qui n'est pas le moindre, de la parfaite continuité de la civilisation égyptienne depuis 3 500 avant J.-C. jusqu'à la période des Ptolémées en 30 avant J.-C. Au contraire, les Minois, dont les linéaires A et B constituaient les formes principales d'écriture, mais qui ne connaissaient pas l'usage du papyrus et dont, de plus, la civilisation avait soudainement disparu, représentent jusqu'à nos jours un des chapitres les plus mystérieux de l'histoire de l'humanité. En pleine apogée, et alors que dans l'espace helladique au sens large, ils ne connaissaient pas de rival, leur civilisation fut détruite et disparut pour toujours. Elle ne laissa derrière elle que des traces évidentes de sa supériorité. Le voile mystérieux qui recouvrait la première brillante civilisation qui se développa en Europe constituait une source d'inspiration et d'études pour le professeur. Santorin est, après la Crète, le témoignage archéologique le plus important sur cette brillante civilisation et le plus important objet de recherche.

Nicodème pensait que Fira – appellation officielle de

l'île – avait de nombreuses choses à révéler sur la civilisation minoenne. Il en était devenu quasiment un résident permanent, consacrant le plus clair de son temps, une ténacité et une obstination extrêmes – que d'aucuns appelleraient de la passion – à cette île aride. Sans doute davantage que la plupart des autochtones, particulièrement ceux qui s'occupent du tourisme, et qui, la saison estivale terminée, abandonnent l'île pour prendre eux aussi des vacances, d'habitude dans de lointains pays tropicaux où le coût de la vie est très élevé et à une époque où là-bas l'été ne fait que commencer.

« On arrive ? » Ce furent les premiers mots que prononça Alexandre.

La voiture blanche s'approchait des environs du village d'Akrotiri. Sa patience, en général inépuisable par tempérament, était pratiquement à bout. Le professeur souriait et fit un signe affirmatif de la tête. Il comprenait la fatigue de son passager.

« On est arrivé ! », répondit-il après quelques secondes.

Ils se garèrent devant une maison blanche traditionnelle des Cyclades, avec ses chambres typiques à l'étage et ses murs percés de fenêtres carrées peintes en bleu. Comme ils s'approchaient de l'entrée extérieure de la maison, le professeur l'arrêta en tendant le bras d'un geste ferme devant lui.

« Alexandre, je te demande de faire très attention à tes réactions en présence du propriétaire de la maison », dit-il, sa voix baissant d'un ton à chacun des mots qu'il prononçait. « Comme tu le sais parfaitement, à chaque fois que l'on fait une découverte archéologique dans un terrain ou une habitation privés, le propriétaire est confronté à de sérieuses complications. Il court le danger de perdre sa propriété ou, dans le meilleur des cas, de voir s'envoler une bonne partie de sa

valeur », poursuivit-il tout en jetant des regards furtifs alentour, vraisemblablement pour le cas où le propriétaire ferait son apparition. « Tout a commencé par des histoires que j'ai entendues par hasard dans un café près d'ici en février dernier. Je me suis démené comme un diable pour convaincre la personne en question de me faire visiter sa maison et plus spécialement les caves qui se trouvent au sous-sol de la construction. » Il s'interrompit, jetant à son étudiant un regard de conspirateur. « Et je ne me suis pas contenté de belles paroles pour parvenir à mes fins », ajouta-t-il en levant le bras et en se frottant trois doigts de la main, sous-entendant qu'il lui avait donné une somme d'argent conséquente.

« Ne vous en faites pas, professeur, je ferai très attention. Mais je ne tiens plus, dites-moi en gros de quoi il s'agit ! » Sa curiosité était à son comble et il ne pouvait plus retenir les questions qui l'assaillaient. « Qu'est-ce qu'on va chercher dans cette cave, qu'est-ce qu'on pourrait bien y trouver de si important ? » Il se pencha vers lui, incitant le professeur à sortir de son mutisme et à en dire davantage. Mais le professeur répondit à haute voix en s'éloignant :

« Une nouvelle pierre de Rosette mon cher ! » Son visage s'illumina, comme Alexandre ne l'avait jamais vu auparavant au cours des centaines d'heures de cours qu'il avait suivies ou des interminables soirées qu'il avait passées avec lui à agiter des pensées profondes.

« Une nouvelle pierre de Rosette ! », répéta Alexandre, d'une voix forte cette fois. Certain, du reste, que le grand type maigre d'âge moyen, aux cheveux poivre et sel, qui se rapprochait de lui pour ouvrir la porte de la cour de la maison, ne pouvait avoir la moindre idée de la signification de ces mots.

En 1799, un officier français découvrit une stèle, tout à fait par hasard, à proximité d'un fort français, au nord de la ville de Rosette en Basse Égypte. Une stèle de pierre qui permit de déchiffrer les hiéroglyphes et donnait la clé pour étudier la civilisation égyptienne. Sur la stèle, des caractères qui se répartissent en trois zones. Les deux premières zones sont en ancien égyptien, qui n'avait pu être déchiffré jusqu'alors. La troisième partie toutefois était en grec et précisait qu'il s'agissait d'une traduction d'un décret du souverain égyptien Ptolémée dans les trois langues ! Une simple pierre donnait la solution immédiate au rébus que des générations d'archéologues, de linguistes et d'historiens s'efforçaient en vain de déchiffrer depuis des siècles.

Alexandre essayait de se préparer à ce qui l'attendait. Était-ce possible qu'il se trouve face à une découverte aussi capitale ? À cet instant dont tous les archéologues rêvent leur vie entière, mais qu'ils n'ont que rarement l'occasion de savourer. Est-ce que par hasard son cher professeur, aveuglé par sa vanité et sa passion, serait en train de poursuivre des chimères ? Est-ce que des années entières d'études et de recherches l'avaient conduit au bord de la folie ? Dans quelques minutes, ses questions pressantes allaient se briser comme d'immenses vagues sur les digues de la réalité...

## TROIS HEURES PLUS TÔT...

**L**e sol fut secoué par une éruption plus violente cette fois. Le hennissement aigu des chevaux et leurs bonds sur leurs pattes de devant trahissaient une peur liée à leur irrépressible instinct de survie. La cendre tombait sur eux comme de la neige. Le vent sentait la mort.

« Monsieur, les chevaux sont pratiquement incontrôlables maintenant... » La voix cassée du soldat en sueur sortait par à-coups, le temps de tousser et de reprendre haleine. L'étrange fumée noire et blanche recouvrait désormais toute la région.

Le grand costaud à la tête de l'équipe jetait un regard scrutateur sur l'espace environnant. L'odeur forte du soufre parvenait jusqu'à ses narines. Il savait parfaitement que les maux de tête et la nausée qu'il ressentait harcelaient tout pareillement ses soldats et les chevaux. Tout était arrivé si vite qu'il n'avait pas eu le temps d'avoir peur ni de se rendre compte à quelle espèce de forces il avait affaire. Ce à quoi il assistait serait-il la marque de l'insignifiance de la condition humaine ou l'écho d'une soumission définitive aux volontés incompréhensibles de la nature ? Il pesa rapidement les

choses et se rendit compte qu'il était impossible de mener à bien sa mission. Le chargement n'arriverait jamais à destination. Le soldat avait raison.

« Détachez les chevaux des chars et entreposez les stèles dans la grotte à droite ! » Il fallait prendre des décisions drastiques sans tarder. « Ça ne servira à rien. Vu le poids de toutes ces stèles, nous n'arriverons jamais à temps au port d'Akrotiri », poursuivit d'une voix forte et posée le chef du groupe.

Il avait tenté de sauvegarder le matériel écrit le plus précieux de la bibliothèque centrale des palais, conformément aux ordres du roi. Mais le deuxième volet de cet ordre semblait incomparablement plus important. L'image de la princesse l'attendant dans l'angoisse sur le quai du port chassait toute velléité de sauver les stèles coûte que coûte.

« Quand la Terre Mère aura retrouvé son calme, on reviendra les mettre en sécurité ».

Ces dernières paroles ne furent prononcées que pour se donner bonne conscience. Les six soldats restants n'accordèrent aucune importance à ces propos. Soulagés, ils avaient déjà commencé à transporter le chargement dans la grotte. Un même instinct de survie les agitaient tous pareillement, hommes et bêtes. Les dernières images de la destruction de leur ville, quelques heures auparavant, avaient miné leur moral. Le courage et la confiance en eux, dont ils ne manquaient jamais d'habitude, avaient désormais disparu.

« Répartissez les stèles dans les trois ouvertures de la grotte. » Telles furent les ultimes tentatives du chef pour que les plaques aient le maximum de chances d'être sauvées.

La semaine précédente, la plupart des habitants de l'île s'étaient rendus dans les ports de la côte est, pour gagner les

autres îles de la région en toute sécurité. L'évacuation avait sans doute été décidée trop tard. Les installations portuaires principales du centre de l'île, ainsi qu'une grande partie de la flotte, avaient été complètement détruites. Le volcan ne leur avait laissé aucune marge de manœuvre. La morphologie de l'île avait aggravé la situation. L'anneau de mer, qui entourait l'intérieur de l'île et qui assurait principalement le développement et la sécurité de l'Empire, s'était transformé en piège mortel. Une seule et unique ouverture sur le large n'était pas suffisante pour renouveler l'eau à l'intérieur du bras de mer et pour faire baisser la température. Le bouillonnement de la mer, ainsi que l'écume rouge et d'un jaune sale en surface, étaient les premiers signes de la catastrophe qui allait suivre. En quelques minutes, la plupart des embarcations avaient coulé et les installations portuaires avaient été détruites. Les bateaux ne pouvaient espérer un meilleur destin quand les eaux bouillonnaient et que les poissons morts gisaient sur la terre ferme. L'eau, dans toute la périphérie du bras de mer, brûlait comme de l'huile sur le feu. Les bateaux, éventrés, coulaient en quelques secondes dans les cris des équipages. La mort était lente et ressemblait à un martyr. Au début, les marins des bateaux engloutis tentèrent de gagner à la nage la terre la plus proche, mais dès les premiers mouvements des bras, leur chair fondait. Ils disparaissaient simplement dans les eaux bouillantes et les vapeurs. Seuls quelques chanceux, dont les bateaux mouillaient à proximité des quais, purent sauter à temps sur la terre ferme et eurent la vie sauve.

Une nouvelle explosion fit tomber deux soldats, projetant la stèle qu'ils transportaient sur le pied de l'un des deux, ce qui la brisa en deux. Son cri fut couvert par le fracas de l'explosion. Son visage était déformé par la souffrance.

« Vite, aidez le blessé à monter sur son cheval et continuez à décharger. » Le temps ne jouait pas en leur faveur et il le savait bien. Leur seule boussole pour essayer de s'en sortir était leur instinct.

Au centre de l'île, le phénomène était à son paroxysme. Des éclairs d'un autre monde, dans des tons de rouge et de jaune, scintillaient par intervalles dans l'atmosphère. Le champignon de fumée noire qui recouvrait la ville ne cessait de s'étendre. Le vent qui venait du fond était brûlant et étouffant. Les langues de feu, à chaque explosion, se projetaient de plus en plus haut. Avant de se perdre dans les nuages, dans le fracas des rochers propulsés dans l'atmosphère qui s'entrechoquaient.

Les soldats se hâtèrent de transporter la dernière stèle. Parmi les cendres, qui devenaient de plus en plus épaisses après chaque explosion, il pouvait lire la prophétie inscrite dans la pierre. Juste en dessous du texte figurait le nom d'Andrionas. Il avait été gravé en bas de la stèle, récemment, pour qu'on puisse l'identifier avec certitude. *Quelle ironie...*, pensait-il. *C'est elle qui m'a amené jusqu'ici et c'est elle maintenant qui me renvoie.*

## 3

**La découverte**

Ilias, le propriétaire de la maison, se montrait amical envers les deux hommes. « Je ne vous laisserai pas rentrer si vous ne prenez pas quelque chose. Je fermerai la porte de la cave à clé et vous ne remettrez plus les pieds ici », dit-il en plaisantant.

Le professeur s'assit et porta à sa bouche un gâteau traditionnel de Santorin. Son regard erra sur les murs blancs du salon, ornés d'encadrements de photographies de famille jaunies par le temps.

« C'est ce qu'on appelle ici des *mélétinia* », leur expliqua Ilias. « En principe, ce sont des friandises de Pâques, mais on en fait toute l'année. »

« Ce n'est pas mauvais du tout ! », dit Alexandre en étendant la main pour en prendre une deuxième.

Il avait cru sentir une touche de vanille ou de mastic de Chios et il voulait vérifier que ses papilles de gastronome ne l'avaient pas trahi. Les gâteaux devant lui étaient l'occasion rêvée de réfréner provisoirement son impatience. Le maître des lieux leur offrit, en accompagnement, un verre de *vin-santo*, le vin rouge liquoreux de l'île dont la renommée n'était plus à faire. C'était sa production personnelle, conservée dans



la cave où ils allaient se rendre d'un moment à l'autre.

« *Vin-santo*, cela veut dire *vino di Santorini*, vin de Santorin », traduisit le professeur en levant son verre et en buvant deux petites gorgées.

Un peu plus tard, alors qu'ils descendaient les marches, Ilias leur raconta en deux mots, avec fierté, les traditions de sa famille, parmi les plus connues de l'île dans la viticulture et la production vinicole. Les fûts de chêne, sur deux rangées, à gauche et à droite, remplissaient toute la cave en ne laissant entre eux qu'un étroit passage. Les odeurs de moût et de bois mêlées se répandaient dans tout l'espace. Juste en face, au bout du local, il y avait une porte de fer rouillée. Le professeur et Alexandre avançaient à la file indienne, le dos du premier effleurant pratiquement le visage du second. De sorte que si le professeur s'était arrêté brusquement, ils se seraient heurtés. Mais Nicodème ne s'arrêta pas.

« Je te remercie beaucoup Ilias, à partir d'ici, je connais le chemin. » Le professeur était pressé de se débarrasser de cet encombrant autochtone pour pouvoir enfin partager sa découverte avec quelqu'un qui était en mesure de l'apprécier. Il sortit de sa poche une grande clé métallique et se dirigea vers la porte.

« Vous êtes sûr que vous n'aurez pas besoin d'aide quand vous serez à l'intérieur ? » Une certaine déception se peignit sur le visage d'Ilias. Ses cheveux clairsemés, qui étaient jusqu'ici soigneusement collés sur son crâne, étaient maintenant tout ébouriffés. Il avait espéré que la présence de son nouveau collaborateur lui aurait permis à lui aussi d'en savoir un peu plus sur les travaux du professeur.

« Merci mais je n'ai besoin d'aucune aide ! »

Le ton et l'intensité de la voix du professeur ne lais-

saient aucune place au doute. L'indésirable de la compagnie fit demi-tour en maugréant et, contrarié, prit congé.

« Il s'agit d'un dépôt que le propriétaire a commencé à aménager il n'y a pas si longtemps dans sa cave. En raison de la morphologie du sous-sol, les gens d'ici ont l'habitude d'agrandir les espaces en sous-sol en creusant la pierre ponce qui est une roche friable. » La voix du professeur avait retrouvé son inflexion universitaire pendant qu'il ouvrait une porte mal agencée, faite à la-vite.

Le cœur d'Alexandre battait à tout rompre. Tous ses sens étaient exacerbés.

« Eh bien... voilà ! », s'écria le professeur en même temps qu'il pressa l'interrupteur à sa droite.

Une ampoule nue suspendue au centre du plafond dissipa l'épaisse obscurité. Le regard d'Alexandre fit rapidement le tour de la pièce. Il reconnut tout de suite à droite les outils que les archéologues utilisaient sur les champs de fouilles. Parmi eux, on pouvait distinguer une petite pelle et un sarcloir. À côté une spatule, une balayette et des pinceaux de diverses épaisseurs. À gauche, des appareils électroniques, un ordinateur portable et un appareil photo numérique. En face de lui, de la terre, au pied du mur qui avait été creusé et, à plat sur le sol, une stèle gravée rectangulaire. Dans la cavité, on pouvait voir, faiblement éclairée, la surface d'une autre stèle du même type. Une épaisse couche de sable la recouvrait sur la moitié de sa hauteur.

« C'est incroyable ! » Le jeune archéologue n'en croyait pas ses yeux. Il ajusta machinalement ses lunettes de myope. Il regardait, égaré, incapable de comprendre un spectacle auquel son expérience de tant d'années ne l'avait pas du tout préparé. Il s'agenouilla avec une dévotion quasi religieuse

devant la stèle inclinée et commença à l'examiner sans même l'effleurer. « C'est sans doute du linéaire A, mais pas seulement... il y aussi... mais est-ce possible ? », dit-il avec des trémolos dans la voix, essayant de prendre conscience de ce qu'il avait sous les yeux.

« Eh oui mon ami ! Des plaques de terre cuite, sur lesquelles on a gravé des textes avec un instrument contondant quand l'argile était encore humide et qu'on a fait ensuite sécher au soleil. » La voix du professeur venait répondre à la question que son élève n'avait pas encore eu le courage de poser, et, poursuivant ses explications : « C'est du linéaire A dans la partie supérieure et une sorte de hiéroglyphes égyptiens dans la partie inférieure ».

« Vous avez pu déchiffrer quelque chose ? On sait déjà ce que veut dire le texte ? Il est lisible ? » Les questions d'Alexandre fusaient en rafales.

« Comme tu aurais dû normalement te souvenir, si tu n'étais pas aussi retourné... », fit remarquer Nicodème, qui avait du mal à faire abstraction de sa qualité de professeur exigeant, « ...l'histoire des premières découvertes de traces d'écriture égyptienne remontent à 2 600 ans avant J.-C. Il s'agit de l'écriture hiéroglyphique du moyen égyptien, la langue vernaculaire du Moyen Empire qui va de 2050 à 1450 avant J.-C. Une langue qui avait une fonction mémoriale, épigraphique, hiératique mais aussi littéraire. »

« Et nous, on est en mesure de traduire le texte ? » Les questions se poursuivaient sans relâche.

« Nous avons heureusement la chance qu'un des meilleurs spécialistes se trouve dans l'île. C'est mon vieil ami Howard, directeur du département d'archéologie et d'anthropologie de l'Université de Bristol. Nous avons un rendez-

vous avec lui dès aujourd'hui pour les résultats du décryptage de la première stèle. »

« Là, juste à la fin, après les hiéroglyphes, il y a encore quelque chose... un mot encore... en linéaire A... » Les dernières paroles d'Alexandre avaient du mal à sortir et s'égrenèrent lentement. La plaque poussiéreuse se trouvait à quelques centimètres. Cet objet antique semblait émettre une étrange substance qui imprégnait tout son corps. À la grande surprise du professeur, il brava l'interdit. Il avait violé la première et la plus importante des règles que l'archéologue le plus inexpérimenté et le plus novice aurait dû respecter. Comme hypnotisé, il effleura du bout des doigts le dernier mot gravé sur la stèle.

En un instant, le temps s'anéantit. Sa vue se brouilla, la pièce se mit à tourner. Il eut la sensation d'une atmosphère oppressante et torride. Il sentit que le sol se déroba sous ses pieds et que même son corps ne le portait plus. L'image semblait venir d'ailleurs, d'un monde d'ombres qui n'avait rien à voir avec la réalité. Les corps et les objets, la nature tout entière, s'étaient figés dans une nébuleuse infinie, hors du temps et de l'espace. Images brouillées d'un homme au visage dur et déterminé, monté sur un cheval. Bruit assourdissant, déflagrations, fumée...

« Alexandre ! »

« Alexandre ! »

« Alexandre, reviens à toi mon vieux ! »

Alexandre retrouva progressivement ses sens. Derrière les verres embués de ses lunettes, il distinguait vaguement le visage connu de son professeur penché sur lui et rongé par

l'angoisse. Il le tenait dans ses bras et lui secouait les épaules.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » Encore étourdi, il écarquilla les yeux.

« Mon cher Alexandre... Même moi je n'ai pas eu cette réaction quand j'ai vu les stèles pour la première fois ! » Le professeur se permit de plaisanter, délivré de son angoisse, quand il vit son étudiant retrouver ses couleurs et reprendre ses esprits. « Tu t'es évanoui à cause de la chaleur sans doute qui s'est ajoutée à l'émotion et à la fatigue du voyage. Allez, on va sortir prendre l'air, ça te remettra d'aplomb ! » Il vérifia l'heure à sa montre : « N'oublie pas que nous avons un rendez-vous important dans un moment ».

Le petit vent frais qui soufflait généreusement pendant tout le trajet en Coccinelle décapotable était le remède tout indiqué contre le malaise dont il venait d'être victime. Après s'être assuré qu'il avait retrouvé toutes ses capacités physiques et mentales, le professeur explosa. Sous une apparente sérénité, il était fou de rage. Le comportement d'Alexandre par rapport à la stèle était incompréhensible.

« Qu'est-ce qui t'a pris de vouloir toucher la stèle ? Avec l'expérience que tu as après avoir participé à tant de fouilles, je ne te comprends pas. »

Alexandre était sûr qu'à un moment ou à un autre, Nicodème lui poserait la question, et ce moment tant redouté était arrivé. Le pire, c'est qu'il n'avait pas l'ombre d'une réponse convaincante à apporter. La vérité le rendrait inexcusable aux yeux du professeur. Peut-être même que leur collaboration prendrait fin avant même d'avoir commencé. Non, il fallait lui cacher la vérité.

« Le dernier mot de la stèle me semblait connu mais le

dernier symbole était légèrement recouvert de terre et n'était pas très net. Je me suis laissé entraîner par mon enthousiasme et j'ai voulu nettoyer le coin de la pierre avec la main, je ne recommencerais plus, je vous le promets », dit-il pour plaider sa cause d'un ton peu rassuré avant d'ajouter : « Vous devez pardonner un comportement de débutant qui n'a pour excuse que la surprise de cette découverte unique au monde. »

C'est la première fois qu'il mentait à son professeur. Dans la vie quotidienne, il mentait quand c'était nécessaire. Il pensait d'ailleurs que tout le monde ment par la force des choses. C'est dans la nature de chacun. Personne n'a la possibilité d'être assez franc et sincère pour dire ce qu'il pense sans dissimulation.

*Comment peux-tu être aussi mal coiffée ?*

*Comment tu as fait pour grossir comme ça ?*

*Ce que tu peux raconter comme sottises !*

*Ce que tu peux être mal habillé aujourd'hui !*

Nous remuons ainsi tous les jours des dizaines de pensées comme celles-ci dans notre for intérieur sans même nous en rendre compte et, bien sûr, sans être capable de les formuler. Cela veut dire que tous, nous mentons, selon les circonstances. Des petits mensonges insignifiants et inoffensifs qui nous simplifient les choses, qui nous aident à survivre. Une pratique courante qui facilite notre vie avec les autres, notre vie en société. Il avait remarqué que ce type de comportement remontait en fait au plus jeune âge. Les petits enfants innocents, dans leur écrasante majorité, maîtrisent déjà parfaitement cet art du mensonge et n'hésitent pas à en faire usage avec une aisance inouïe quand il le faut. Souvent, son petit neveu avait tendance à raconter des bobards sans conséquences pour éviter une punition ou pour se faire ad-

mirer. L'instinct chez les enfants est plus évident, même sous sa forme la plus brute.

Mais, concernant ce qui venait de se passer, quelle était la vérité ? Même lui n'en savait trop rien. Avait-il eu des visions ? Avait-il rêvé tout éveillé ? Était-ce une force invincible et incontrôlable qui l'avait poussé à effleurer la stèle ? En fait, il n'y avait pas d'explication naturelle à ce qui lui était arrivé dans la cave, il ne pouvait que se perdre en conjectures. Ces réflexions apaisèrent ses remords et il s'efforça de concentrer son attention sur les derniers événements troublants auxquels il venait d'être exposé.

Le professeur tenta de détendre l'atmosphère, sentant bien que son étudiant et ami était agité par des idées noires.

« Pour ce qui concerne le dernier mot que tu as pu observer sur la stèle, c'est le seul que j'ai pu traduire jusqu'à présent. J'ai été comme toi très impressionné. »

Il mit la main dans sa poche, gardant l'autre sur le volant, et lui donna un morceau de papier sur lequel étaient transcrites les syllabes :

*a-di-ri-jo*

« Cela veut dire Andrion ou Andrionas. Il s'agit sans doute d'un nom dont la racine doit venir du mot *andreios* en grec ancien. » Il poursuivit pour rafraîchir les connaissances de son élève : « Le linéaire B a été déchiffré dans les années 60 par un Anglais, radio à la Royal Air Force et architecte du nom de Ventris. En collaboration avec le linguiste Chadwick, ils sont parvenus à déchiffrer la plupart de ces signes et à prouver que cette écriture était du grec. Constitué essentiellement de signes syllabiques, il diffère en fonction des

régions et s'écrit de gauche à droite comme nous écrivons aujourd'hui. On suppose que le linéaire A est l'ancêtre du linéaire B et, bien qu'il n'ait pas été déchiffré jusqu'à nos jours, les deux écritures présentent de nombreuses similitudes. Notre découverte est donc la preuve formelle du lien qui unit le linéaire A et la langue grecque ».

À la fin de sa phrase, la voiture du professeur, après un brutal virage à angle droit, se retrouva sur une route dégagée de chaque côté. Une subite rafale de vent arracha le morceau de papier des mains de l'étudiant stupéfait.

« Ne t'en fais pas, tout est dans mes notes à la maison. »

Le professeur le rassura alors qu'il regardait le morceau de papier tomber lentement, en tourbillonnant, dans le cratère du volcan endormi.

## SIX HEURES PLUS TÔT...

« Tu ne comprends pas ? Il est déjà trop tard ... Vous devez partir le plus vite possible ». Sa voix était cassée mais plus décidée que jamais. « Toute la tradition et l'histoire de notre terre se trouvent dans ces sources écrites. J'ai donné ordre aux bibliothécaires de regrouper les volumes les plus importants sur les trois chars qui attendent dans la cour du palais ». Il leva la main, indiquant du doigt la direction du portail principal. « Droit, histoire, religion, les événements les plus notoires qui aient été consignés et les connaissances les plus précieuses de notre civilisation, tout se trouve désormais entre tes mains. »

Minoas Atlas avait vieilli de dix ans en l'espace de dix jours. Comme si tout le malheur du monde pesait sur ses épaules. Son visage, autrefois doux et majestueux était marqué par la déception et la détresse. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites et ses sourcils froncés lui donnaient une expression soucieuse qui était devenue comme une seconde nature. Il voyait s'effondrer devant lui, en un instant, tout ce que lui-même et ses ancêtres avaient construit avec amour et au prix de leur sang au cours de longues générations. Une civilisation brillante, dont l'humanité n'avait pas connu d'équi-

valent, se trouvait au bord de l'anéantissement.

Mais il tenait bon, comme un roc, en première ligne, quand tous les autres avaient déjà abandonné la capitale du royaume. Avec un mélange de maîtrise de soi et de dignité, qui ennoblissait chacun de ses actes et incitait à l'imiter tous ceux qui étaient sous ses ordres. Ces derniers jours, il organisait, selon le plan le plus efficace possible, la façon dont son peuple allait évacuer l'île, depuis des jours déjà dans la tourmente. Près de lui étaient restés quelques fidèles officiers et seigneurs, ainsi que la garde d'élite du palais. Il s'adressa à Andrionas :

« Parmi les écrits, il y a aussi les stèles que ton ami le prêtre égyptien avait traduites, pour les prendre avec lui dans sa cité de Saïs. Si tu parviens à le retrouver, pense à les faire charger sur le bateau qui doit le ramener dans son pays. La connaissance doit être sauvegardée et se répandre aux quatre coins du monde, au prix des plus grands sacrifices. »

Et même en ces dernières heures, la pensée de ce roi d'exception était guidée par de nobles idées, débordait d'altruisme et de sagesse. Il était avant tout préoccupé du patrimoine culturel que sa ville allait léguer. Attrapant Andrionas par le bras, il le conduisit à l'écart, derrière une colonne de porphyre au chapiteau brisé, qui était encore debout, à la différence de la plupart des autres à l'intérieur du palais. Son visage s'attendrit et il sollicita avec bienveillance son général de confiance :

« Astarté t'attend au port d'Akrotiri. Je lui ai donné des ordres formels de n'embarquer que sur le bateau dans lequel tu te trouveras toi aussi. » Le timbre métallique de sa voix trahissait une grande émotion.

Tout en l'écoutant, Andrionas parcourait du regard

la fresque vivement colorée qui se trouvait derrière son interlocuteur. Tout le palais était orné de fresques aux motifs variés, selon l'importance et la fonctionnalité des différents espaces. Celle-ci en particulier représentait une procession religieuse de jeunes filles vêtues de corsages ouverts sur leur poitrine nue et de longues jupes en pointe. Leurs cheveux noirs étaient impeccablement coiffés, retenus sur le haut de la tête par des rangées de perles de toutes sortes. Un rayon de lumière tombait sur le visage de la jeune fille du milieu par un orifice orienté vers l'est. À cet endroit précis, la fresque s'était fissurée, sans doute à la suite du tout récent séisme, coupant en deux son visage. La voix de Minoas le rappela brusquement à la réalité :

« Parfois les dieux ne nous laissent pas d'autre consolation que celle d'assurer la continuité de notre race. » Une larme coula sur son visage défait par la veille et la fatigue. « Tu n'as pas le droit d'échouer dans l'exécution de ce qui est le dernier ordre et la dernière volonté de ton roi ».

« Et vous alors ?... Nous avons peu de temps, Votre Majesté... Vous devez venir avec nous. » Gardant toujours le respect qui convient, mais affligé par les paroles qu'il venait de prononcer, il tenta vainement de convaincre son souverain. Lui ne daigna pas répondre à sa demande :

« Andrionas, je sais que tu es le seul à pouvoir protéger ma fille... Que les dieux soient avec vous ! ».

Il s'éloigna d'un pas rapide de son fidèle officier pour gagner le centre de l'imposante salle du conseil, qui, autrefois, débordait de vie et de faste. Levant les bras, comme s'il voulait étreindre son royaume tout entier, il ordonna d'un cri :

« C'est le moment de partir, allez ! » Il savait que le temps leur était compté. Il marqua une pause, comme s'il

était dans l'attente de l'écho qui allait lui renvoyer le contenu de ses propos. Puis il reprit, d'une voix plus forte encore : « C'est l'ordre de votre roi ... Vous devez m'obéir, très chers, comme vous l'avez toujours fait jusqu'à aujourd'hui. Le sang de la race des Atlantes coule dans vos veines. Soyez-en digne, sachez en tirer la force dont vous aurez besoin. » Sa phrase terminée, il laissa retomber ses bras, inertes, le long de son corps.

La rangée de soldats, ayant fait deux pas en arrière, puis demi-tour, se dirigea en courant vers la sortie principale de la salle. Andrionas recula avec plus d'hésitation. Il s'arrêta pour regarder son souverain. Le regard d'acier qui s'afficha sur le visage du roi trahissait une volonté si déterminée qu'il fut contraint d'obéir. Son cœur se serra. Des sentiments forts, qu'ils n'avaient jamais ressentis jusqu'alors, le submergèrent. Il avait envie de se laisser tomber lourdement, de se laisser aller à éclater en sanglots. Il n'avait pas connu son père mais il avait pourtant le sentiment qu'aujourd'hui, il prenait congé de lui pour la dernière fois. Seules de telles circonstances pouvaient lui faire prendre conscience qu'en fin de compte, toutes ces années, c'était Atlas son véritable père. Il le regarda une dernière fois. Lui se contenta de faire un signe de la tête en esquissant un sourire mélancolique.

Il se retourna et se mit à courir de toutes ses forces. Il se sentait engourdi et il avait les jambes lourdes. Avec toute la circonspection dont il était encore capable, il concentra toutes ses sensations sur les muscles entraînés de ses jambes qui allaient l'emmenner loin d'ici, le plus vite possible. Il ne pouvait se permettre le luxe de se laisser entraîner par ses sentiments. Ce ne fut d'ailleurs jamais le cas dans sa vie. Son cruel devoir l'obligeait à quitter Minoas.

Il dégringola les escaliers du deuxième étage et rattrapa ses soldats. En quelques minutes, ils se retrouvèrent devant les chars déjà chargés, au rez-de-chaussée, à la sortie sud du palais. Il jeta un regard discret en arrière, à l'endroit où, un peu plus haut, il avait quitté son roi. Au centre précis de la colline où avait été édifié le palais, dominait le temple de Poséidon. Le haut plafond du temple, entièrement recouvert d'or à l'extérieur et orné d'ivoire, d'or et d'argent à l'intérieur, s'était fendu. Par la brèche, on voyait se dresser majestueusement, intacte, la statue en or massif du dieu Poséidon sur son char tiré par six chevaux ailés. La statue gigantesque était entourée d'une centaine de Néréides chevauchant des dauphins. Après les premiers séismes, le nombre des Néréides qui étaient restées debout avait considérablement diminué. D'importants dégâts avaient également affecté de nombreuses statues en or des divinités qui ornaient le temple. Mais le dieu protecteur de la ville était intact sur son char ailé, encourageant l'ensemble de ses fidèles. Comme s'il voulait rester en compagnie de Minoas, qui, magnanime lui aussi, se refusait à abandonner la ville.

« Forcez les chevaux, en prenant garde de ne pas les épuiser complètement. » Andrionas devait faire abstraction de ses sentiments personnels et exécuter sa mission jusqu'au bout. « On prendra la rue principale qui nous conduira au pont sud. De là, c'est la voie la plus courte pour Akrotiri. »

Conformément aux dernières informations en sa possession, trois des quatre ponts doubles, qui unissent l'intérieur de l'île à la vaste plaine qui constitue sa partie périphérique, n'avaient pas été détruits. Contrairement à la flotte qui avait sombré à l'intérieur de l'anneau de mer, les ponts étaient intacts. Seul le pont ouest s'était effondré lors d'une violente

secousse qui suivit le début du séisme. Avec lui avait disparu toute la famille du cousin et conseiller du roi ainsi que deux jeunes novices du grand temple de Poséidon situé au sommet de l'île. Ces deux novices furent les premiers à observer le changement brutal de la température des sources dans l'espace où avaient lieu les sacrifices.

À l'endroit où avait été édifié le temple au sommet de la colline, jaillissaient deux sources, l'une au cours froid et l'autre au cours chaud. Selon la tradition, elles constituaient un signe de la présence du dieu en ce lieu. Quinze jours auparavant, ces deux sources ne déversaient plus que de l'eau brûlante. Cet événement fut à l'origine de la prophétie du grand prêtre du temple.

« Les chars ne tiendront plus longtemps. » Le soldat, après une demi-heure de marche, transmit avec angoisse une observation qu'Andrionas avait déjà lui-même pu faire, quand il s'était aperçu que les chars avançaient avec difficulté.

Les essieux, aux extrémités desquels étaient fixées les deux roues de bois à rayons, s'étaient dangereusement incurvés. Le poids des stèles était limite pour la résistance du char, car celui-ci n'avait pas été prévu au départ pour transporter du matériel. Les chars avaient été conçus pour une charge maximum de deux soldats qui devaient atteindre à grande vitesse le champ de bataille. Pour évacuer la ville dans sa totalité, tous les moyens de transports possibles avaient déjà été utilisés. Les chars de la garde palatiale étaient les seuls qui restaient, sans qu'ils soient pour autant la solution appropriée.

« Dépêchez-vous de décharger les cinq stèles du haut sur chaque char », ordonna-t-il avec précision. « Il faut réduire la charge. »

Ils se trouvaient à quelques minutes du pont et il ne

pouvait prendre le moindre risque pour le chargement. Jusqu'à ce jour, il n'avait échoué dans aucune de ses missions. S'il voulait que tout se passe bien, il devait sacrifier en partie les précieux écrits. Rapidement, quinze stèles se retrouvèrent au bord de la route pavée de pierres d'un rouge sombre.

« Allons-y, le temps presse, démarrez », leur ordonna-t-il.

En sueur, avant même de reprendre leur souffle après avoir déchargé les stèles à la hâte, les soldats, rapides comme l'éclair, répondirent aux nouveaux ordres et se remirent en ordre de marche. En quelques minutes, ils traversèrent le premier pont de bois reliant l'intérieur de l'île à l'anneau de terre qui entourait la mer. L'eau tout autour fumait et bouillonnait. Elle était encore recouverte d'une couche d'écume rougeâtre qui dégageait une odeur nauséabonde. Ils accélèrent le mouvement, franchirent les quelques mètres de terre ferme et parvinrent au pont suivant qui franchissait le passage oriental. Le deuxième pont à arcades était construit à un endroit où la paroi rocheuse d'en face restait accessible : tout avait été étudié avec la plus grande sagesse. La plus grande partie des côtes du périmètre extérieur de l'anneau de mer était constituée de falaises abruptes. À l'extrémité du pont, des travaux réalisés par des équipes de techniciens spécialisés avaient réduit la déclivité du terrain pour faciliter ainsi l'accès au reste de la partie extérieure de l'île et à ses plaines fertiles.

Andrionas avait ouvert la marche et était déjà passé en face le premier. Il tourna bride pour jeter un regard vers le pont et s'assurer du passage de la suite de l'escorte. Les roues du deuxième char venaient juste de passer sur la terre ferme lorsque la chose se produisit. Au début, les chevaux se mirent



à hennir tous en même temps, en secouant furieusement la tête de bas en haut. Les soldats, frappés de stupeur, étaient incapables de réagir. En même temps se fit entendre un rugissement sourd et prolongé montant des entrailles de la terre. Andrionas parvenait avec difficulté à rester en selle sur son cheval d'élite parfaitement dressé. La terre commença à trembler, à un rythme effréné qui n'avait rien de comparable à celui des jours précédents. Il s'agissait d'une secousse verticale accompagnée d'un rugissement sans cesse grandissant, qui s'ajoutait au fracas assourdissant des rochers propulsés.

Le pont commençait progressivement à s'effondrer, à partir de la côte d'en face. Le troisième char, qui roulait encore sur le pont, était entraîné en arrière, alors que les chevaux, attachés au timon, s'efforçaient en vain de galoper pour aller de l'avant. Le char, sous le poids de sa cargaison, se renversa. Les chevaux blessés se dressèrent à la verticale et furent engloutis avec leur chargement dans les fonds marins. Les deux derniers fantassins et les cavaliers montés sur les chevaux qui tiraient le véhicule n'avaient aucune chance de s'en tirer. Mais le jeune fantassin, qui suivait le deuxième char, avait eu le temps de sauter et de s'accrocher aux poutrelles arrachées qui dépassaient aux extrémités du pont effondré. Le sol continuait à trembler sans discontinuer, faisant progressivement monter la tension. Andrionas, avec la souplesse d'un félin, sauta de sa monture et, d'un bond, se retrouva debout sur la route. Il se rapprochait du pont effondré, en titubant, comme s'il avait bu. Il se coucha sur le ventre tout près du bord pour tendre la main au soldat suspendu dans le vide. Il le tira en rassemblant toutes ses forces, en même temps qu'il s'efforçait de garder son équilibre pour résister aux interminables secousses. Son visage, dans cette position,

était tourné vers la capitale de l'île sur la rive d'en face. Son regard se glaça...

Rien n'était comparable aux scènes dramatiques qui se déroulaient sous ses yeux. La partie supérieure de la statue colossale de Poséidon, brisée en deux au niveau de la taille, s'était mise à dévaler la pente à une vitesse folle, en rebondissant avec un bruit sourd sur les flancs de la colline. À chaque fois qu'elle venait heurter dans sa lancée des bâtiments déjà détruits, des lamelles d'or étaient projetées dans toutes les directions. Ce qui était naguère le joyau du royaume, n'était plus qu'un monceau informe, hideusement métamorphosé, une boule qui rebondit une dernière fois avant de s'écraser dans l'anneau marin et de sombrer en un instant. Les palais au sommet de la colline étaient en ruines. Un nuage de poussière brune qui montait des décombres avait envahi l'atmosphère. Toutes les constructions et les édifices de cette ville si fière jusqu'alors, de son sommet jusqu'au littoral, avaient été rasées et réduites à une masse informe.

Les hurlements du soldat suspendu par les mains le ramenèrent à lui-même. Il transpirait et ses mains étaient glissantes, mais Andrionas parvint à le retenir. Ses muscles et les nerfs de ses mains robustes se contractèrent sous l'intensité du violent effort. Concentrant toute sa force dans ses reins et déplaçant son centre de gravité, il se mit à le tirer vers le haut. Dès que la terre se calma un peu, il sentit quatre mains qui venaient à son secours pour le hisser sur la terre ferme. Épuisés, ils se traînèrent loin du pont effondré. Ils étaient exténués de fatigue, mais bien vivants. Andrionas s'effondra et, appuyant ses mains sur le sol, il sentit l'intensité de la fatigue engourdir ses bras. Hébété, comme les autres soldats survivants, ils regardaient avec horreur les ruines de leur ville, incapables de

se faire une idée de l'importance de la catastrophe.

Tout le monde avait pris peur deux semaines auparavant quand s'étaient produits les premiers tremblements de terre. La décision d'évacuer l'île avait été prise malgré de profonds désaccords émanant d'une partie des archontes de la ville. Au début de la deuxième semaine, lorsque la terre avait donné des signes d'accalmie, des équipes d'ouvriers étaient venues réparer les dégâts. Personne n'aurait pu prévoir une telle évolution. Même Andrionas qui, en collaboration avec Minoas et un certain nombre de dignitaires de confiance, avait opté pour l'évacuation, ne pouvait imaginer l'ampleur de la catastrophe.

La terre recommençait à trembler. En face, dans la ville rasée, jaillissaient sporadiquement des flammes venant des entrailles de la terre. D'immenses jets d'un gaz blanc sous pression jaillissaient sans cesse des décombres. Les colonnes de fumée projetaient dans l'atmosphère des cendres qui retombaient avec une vitesse et une densité variables, en fonction de l'intensité des explosions. La forte odeur, qui leur avait irrité les narines tout au long du parcours, devint soudain insupportable à un point indescriptible.

« En avant, le temps presse, on n'a pas le luxe de s'attendrir, on pleurera nos camarades plus tard. » Son instinct lui disait que tout cela n'était qu'un début. « Remettez les bêtes et les chars en piste et partons aussi vite que nous le permettront les chevaux. »

Les soldats, troublés et choqués, obéirent sans réfléchir aux ordres de l'officier. Il leur était impossible de se faire une idée de la catastrophe qui les avait frappés dans un temps aussi court, de s'expliquer les éternelles fluctuations de la vie

entre l'ordre et le chaos. La phalange décimée des soldats et les deux chars restants ressemblaient davantage à un cortège funèbre qu'à un contingent de militaires en mission. Têtes baissées, pas traînant et un silence coupable à faire frémir, interrompu seulement par le vacarme des explosions de plus en plus fortes. Ils eurent le sentiment qu'ils avaient eu de la chance et furent harcelés de remords. Ils étaient sans doute les derniers survivants de la ville.

## La théorie

Il ferma les yeux à demi, en fronçant les sourcils, face à la blancheur aveuglante des façades des maisons cycladiques, qui s'étagaient sur la pente abrupte de la falaise. Un paysage que l'on ne peut admirer qu'à Santorin, sur les bords de la caldeira sous-marine d'un volcan qui respire encore.

Alexandre se tourna vers Howard qui avait déjà commencé à analyser la situation :

« Je ne suis pas encore parvenu à traduire intégralement la première stèle dont tu m'as envoyé une reproduction par courriel. » L'homme, un grand maigre, fit une pause pour boire une gorgée de thé dans une tasse en porcelaine blanche et poursuivit : « Le mode d'écriture est curieux. Il ne s'agit assurément pas des inventaires comptables d'un entrepôt, comme c'est le cas de la plupart des tablettes de linéaire A que l'on a découvertes jusqu'ici. »

Le jeune archéologue se laissa distraire un instant. Il fixa un moment la jambe retroussée du pantalon usé en velours côtelé de son interlocuteur. Comme il était assis, elle remontait presque jusqu'au genou. Une chemise à pois multicolore au col pointu, à la mode des années 60, complétait le

tableau. Rien n'allait ensemble. Howard reprit la parole.

« Il s'agit d'une sorte de communiqué ou d'oracle composé de trois parties. La première comprend le mot *mort*. Dans un ou deux jours, je pense que nous aurons terminé la traduction. »

C'était l'heure du coucher du soleil. Le ciel, sur le point de s'unir à la ligne d'horizon, jouait sur la mer avec toutes sortes de nuances de rouge comme s'il ne pouvait décider laquelle lui allait le mieux. Les trois hommes s'étaient assis en terrasse, au-dessus de la falaise volcanique, à la table d'une des nombreuses cafétérias de Fira. Le docteur en archéologie de l'Université de Bristol poursuivit en élevant la voix :

« Par contre, pour ce qui concerne la deuxième stèle, on a avancé davantage. »

Le visage de Nicodème s'éclaira :

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Flairant l'angoisse du professeur, il fit une petite pause sadique avant de continuer :

« Une allocution officielle d'un certain Minoas Atlas au pharaon égyptien Ahmôsis de la ville d'Avaris. »

Le silence s'abattit un court instant. Même le professeur, qui avait l'esprit de répartie et qui était habitué à une certaine solennité par l'exercice de son métier d'archéologue, retira ses lunettes embuées et resta sans voix. À peine remis de sa surprise, il sursauta sur sa chaise :

« C'est ça... Les premières preuves, exactement comme je m'y attendais ! »

Alexandre tentait de suivre la discussion :

« Premières preuves de quoi ? »

Nicodème se recroquevilla sur sa chaise ronde en toile de lin, un verre de vin à la main. Avec une visible satisfaction,

il se mit à développer sa théorie en anglais, pour être compris des deux autres :

« Le pharaon Ahmôsis régna au début du Nouvel Empire. Plus précisément, il appartient à la XVIII<sup>e</sup> dynastie et les études sur le sujet, sans être de la plus grande précision, situent la période de son règne de 1650 à 1550 avant J.-C. »

« Ce qui signifie ? » Alexandre posa la question lui aussi en anglais par respect pour son collègue britannique.

« Cela signifie que nos stèles se situent chronologiquement très près de l'éruption volcanique de Santorin, que l'on suppose extrêmement violente. Et il n'y a pas que ça ! » Un vague sourire s'esquissa sur le visage de l'Anglais à côté de lui, ce qui signifiait qu'il avait commencé à comprendre les associations d'idées qui sous-tendaient les propos du professeur, contrairement à Alexandre. « Au départ, il confirme la théorie selon laquelle Minoas n'était pas un personnage réel, mais un titre royal, comme celui de pharaon en Égypte. La découverte cruciale, pourtant, c'est que le nom de Minoas Atlas met en rapport le mythe de l'Atlantide et Santorin, la période minoenne et l'éruption de son volcan à la préhistoire. »

« C'est sûr qu'il s'agit d'une découverte exceptionnelle, mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'à elle seule, elle peut constituer la base de la théorie. » Alexandre était toujours très sceptique. Il ne s'était jamais laissé convaincre par des théories sans disposer d'éléments de poids. Cela venait peut-être de l'alliance chez lui de connaissances et d'une forme de pensée tournée vers la recherche, qui remontaient à ses études de physique, ainsi qu'à sa débordante activité dans le domaine de l'astronomie. C'était d'ailleurs un des traits caractéristiques qui le distinguait des autres au cours d'archéologie et que Nicodème estimait en lui.

« Mais il n'y a pas que ces éléments ! » Nicodème maintenant était intarissable. « Sur la stèle est mentionnée également la ville d'Avaris, ville proche de Saïs. Fais un effort et souviens-toi des cours que nous avons faits sur Platon. »

« Oui, en effet, sur les dialogues du *Timée* et du *Critias*. » La voix de l'élève, en mesure à présent de suivre la discussion, montrait qu'il était content de lui et qu'il avait repris confiance.

« Exactement mon ami, dans le dialogue du *Timée*, Platon explique que le législateur athénien Solon avait rendu visite à des prêtres en Égypte, dans un temple de la ville de Saïs. C'est là qu'ils lui avaient révélé l'existence de l'Atlantide comme d'un Empire contemporain des ancêtres de Solon. Ils attribuaient l'absence d'informations sur l'existence de cette civilisation à la longue période qui s'était écoulée depuis, mais également aux importantes catastrophes naturelles qui s'étaient produites dans l'intervalle, comme des séismes, des inondations et des incendies. »

Le garçon interrompit aimablement la conversation pour demander à la tablée s'ils désiraient quelque chose. Ils firent signe que non, tous en même temps, d'un simple mouvement de la tête. Alexandre, c'était plus fort que lui, continuait à avoir des doutes sur cette théorie. Perplexe, il haussa les sourcils :

« Mais Solon explique que, selon les prêtres, la civilisation de l'Atlantide était à son apogée environ neuf millénaires plus tôt. »

Le professeur, avant de répondre, but à petites gorgées le vin blanc qu'il avait commandé :

« Mon cher petit, comme je vous l'ai toujours fait remarquer dans mes cours, dans l'histoire de la Grèce antique

et dans l'histoire mondiale en général, la mythologie renferme toujours en elle des pans d'histoire réelle. Histoire qui, au fil du temps, et de bouche à oreille, ne pouvant être fixée par écrit, a été déformée et s'est transformée en mythe. Neuf mille ans avant l'époque de Solon, l'humanité était en plein néolithique. Toutes les trouvailles de cette époque provenant de fouilles montrent que l'espèce humaine se trouvait à un état primitif, les rares indices de civilisation se limitant à quelques outils de pierre. À cette période, l'homme commençait juste à cultiver la terre et à construire des abris primitifs rudimentaires. Serait-il possible qu'il y ait eu une civilisation si avancée techniquement et que nous n'en ayons pas la moindre preuve ? »

Alexandre hocha la tête en signe d'approbation, semblant à première vue adopter la théorie du professeur :

« Je suis d'accord là-dessus, cher professeur, mais j'ai bien peur que cette idée nous mène dans une impasse. »

L'explication fut donnée aussitôt et sur un ton emphatique. La voix de Nicodème prit de la hauteur et s'éclaircit. Il ne s'interrompait que pour prendre une gorgée de vin.

« Il n'y a pas d'impasse dans la continuité sans fin de l'histoire. Dans l'Égypte ancienne, le système calendaire en vigueur était différent de celui des Grecs. Il est connu que les Égyptiens n'avaient pas la notion d'*époque*, c'est-à-dire de point de départ au sens chronologique du terme. Ils se référaient aux événements en fonction des dynasties de pharaons. C'est d'ailleurs la raison principale pour laquelle les dynasties n'avaient pas de repères chronologiques précis. Le plus probable est que dans la transmission orale de la légende de l'Atlantide, on a dû ajouter un zéro quelque part. Si l'on ne tient pas compte de ce zéro, on se déplace dans le temps et l'on se retrouve neuf cents ans avant le récit de Platon. Si l'on tient

compte également du fait que Solon a entrepris son voyage environ six cents ans avant J.-C., et si on fait l'addition ... »

« Mais c'est exact, ça fait 1 500 ans avant J.-C. environ... c'est pratiquement la date de l'éruption du volcan ! » Ce fut au tour d'Alexandre de sursauter sur sa chaise :

« Est-ce que l'on ne serait pas un peu trop pressé de tirer des conclusions par hasard ? N'anticipons pas sur les conséquences de cette étonnante découverte archéologique ! » Le troisième de la bande tenta de redonner aux événements une dimension objective. Avec le flegme qui caractérise tout enseignant britannique, il poursuivit son analyse avec circonspection : « Nous avons encore à notre disposition un assez grand nombre de stèles, offrant apparemment un riche matériel à traduire et à décrypter. Ne faussons pas un raisonnement si prometteur en nous appuyant sur des théories infondées qui n'ont pas encore fait leurs preuves. »

Le point de vue du docteur Howard Donaldson fit retomber un moment l'intensité du débat. L'assemblée marqua une pause après ce vif échange d'arguments. Alexandre tendit le cou et admira de cette hauteur le paysage qui se déployait à leurs pieds.

Sur l'autre versant du volcan se trouve l'île de Thirassia. Santorin en miniature. Avec les mêmes falaises abruptes dominant la mer et, dans l'arrière-pays, un relief de plaine. Elle est de forme circulaire, dans le prolongement naturel du reste de la caldeira. À l'est s'ouvre un important passage jusqu'au versant ouest de Santorin où est situé le village d'Ia. À l'ouest de Thirassia, le passage est plus large et va jusqu'à l'autre extrémité de Santorin, là où s'arrêtent les maisons éclatantes de blancheur du village d'Akrotiri. Au centre de ce passage s'élève un îlot, Aspronissi, qui semble vouloir refermer le

périmètre marin et reconstituer le cratère du volcan dans sa forme initiale. Au centre de cet anneau d'îles, un petit agglomérat de lave constitue deux îlots d'un noir profond. Depuis la hauteur où ils se trouvaient attablés, les gigantesques bateaux de croisière, ancrés dans la caldeira, ressemblaient à de minuscules barques de pêche.

Entre-temps, Alexandre continuait à ruminer les dernières informations, pour tenter de séparer le vraisemblable de l'invraisemblable dans la théorie du professeur. Il se creusait la cervelle pour retrouver des éléments des cours sur Platon qu'il avait suivis du temps où il était étudiant. Il se souvenait de l'impression que lui avait laissée la description de l'Atlantide que le philosophe évoquait dans le dialogue du *Critias*. Il parlait d'une colline au centre de l'île qui était entourée d'anneaux de mer et de terre. L'île, déclarait Platon, était ceinte de falaises élevées et abruptes, qui ressemblaient à des remparts émergeant de la mer. Les anneaux de terre au centre de l'île étaient réunis par des ponts. La capitale, cernée de magnifiques montagnes, était construite dans la plaine.

Il comparait l'Atlantide, telle qu'il se l'était imaginée, d'après la lecture de Platon, avec le paysage qu'il avait sous les yeux. À considérer les choses d'un point de vue purement rationnel, et malgré son scepticisme naturel, il ne pouvait s'empêcher d'en conclure que les deux images se superposaient. La description du philosophe correspondait sur de nombreux points au paysage actuel.

Puis, de nouveau, il remettait tout en question. Il y avait aussi des éléments dans la description qui contredisaient la théorie selon laquelle l'île de Santorin était identifiable à l'Atlantide. Au fur et à mesure que des détails lui revenaient en mémoire, le doute sur la théorie s'emparait de nouveau de

son esprit.

« Mais dans le dialogue du *Timée*, Platon mentionne comme emplacement de la ville, le détroit des colonnes d'Hercule. Il évoquait une puissance destructrice venant de l'Océan Atlantique et un continent dont l'étendue était supérieure à celle de la Libye et de l'Asie réunies. »

Le professeur fut pris au dépourvu devant la tournure inattendue que prenait la discussion. Il eut besoin de quelques instants pour rassembler ses pensées, qui devaient sûrement, avant même la question de son élève, se trouver quelque part à des millénaires en arrière. Il voulut boire une gorgée de vin, mais son verre était vide.

« Mon cher élève, comme je vois, tu n'arriveras jamais à te débarrasser de ta cuirasse de sceptique endurci. Tu décides de ne mentionner que les différences et tu oublies les similitudes dans les descriptions platoniciennes. Admettons... D'ailleurs c'est pour cette raison que je t'avais distingué des autres la première fois. Tu as toujours les pieds bien sur terre ! »

Ses paroles, accompagnées d'un large sourire à l'attention de son protégé, avaient valeur de mise en garde. Il poursuivit son raisonnement :

« Tu oublies que pour l'époque dont on parle, il n'y avait pas de données cartographiques sérieuses, ni non plus de moyens pour mesurer la grandeur d'une île ou d'un continent. Aucun Grec de l'Antiquité, même à l'époque de Platon, n'avait la possibilité d'évaluer et de comparer l'étendue de l'Asie et de la Libye. Et quand ils parlaient de la Libye, les Grecs anciens entendaient évidemment le continent africain dans son ensemble. Essaie d'imaginer combien il était plus difficile encore d'évaluer objectivement l'étendue d'une île

ou d'un continent un millénaire avant l'époque de Platon, à l'époque des mythes.

« D'ailleurs, les conditions de navigation de l'époque en question, et les problèmes de ravitaillement en vivres et en eau qui se posaient, excluent totalement qu'on ait pu faire des voyages aussi lointains, et particulièrement sur l'immensité des océans et dans des conditions atmosphériques extrêmes. »

Le moment était arrivé pour l'Anglais de la compagnie d'abonder dans le même sens, c'est-à-dire de mettre en doute la théorie :

« Comment expliquer alors que les dialogues de Platon présentent tant d'inexactitudes ? »

Le professeur l'écoutait, imperturbable, sans laisser transparaître sur son visage la moindre expression. La réponse arriva pratiquement sans délai. Il était évident que ces questions, il se les était déjà posées à lui-même, et qu'il avait les réponses toutes prêtes :

« N'oubliez pas les circonstances dans lesquelles est né ce mythe. Platon a repris au départ une histoire que lui avait transmise son élève pour mettre en lumière la grandeur des Grecs et plus particulièrement la cité des Athéniens. L'objectif final du dialogue était de souligner la victoire des Athéniens sur la souveraineté de l'Atlantide. Le plus probable est que sur de nombreux points, il a magnifié les événements et grandi leur importance, pour amplifier la valeur des vainqueurs. Il a métamorphosé une île en continent et forcément a grossi les distances, donnant des dimensions mythiques à la vérité historique, en la déformant. Platon a vécu à Athènes à l'époque de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire dans des temps où la cité, après la défaite honteuse que Sparte lui avait

fait subir, avait besoin plus que jamais qu'on lui remonte le moral.

« L'autre possibilité, c'est que les Égyptiens eux-mêmes, au fil du temps, aient déformé la réalité historique. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'ils se méfiaient de la mer et que leurs activités maritimes étaient insignifiantes. Elles se réduisaient à des déplacements sans danger sur les rivières, sur le Nil principalement. D'ailleurs, il est significatif qu'ils appelaient la mer Égée la "Grande Verte". Cela signifie qu'ils avaient des connaissances rudimentaires sur l'emplacement géographique et l'étendue des îles avec lesquelles ils pratiquaient, entre autres, des échanges commerciaux.

Un autre élément que nous donne Platon est en totale contradiction avec l'emplacement géographique supposé de l'île engloutie dans l'océan Atlantique. Plus précisément, il mentionne qu'au cours de la catastrophe et de l'engloutissement de l'Atlantide en un jour et une nuit, l'armée athénienne tout entière a disparu elle aussi. Or il est impossible qu'une catastrophe au beau milieu de l'Atlantique ait pu avoir de telles rebondissements jusqu'à Athènes et que parallèlement nous n'ayons aucun signe de cette catastrophe dans les régions intermédiaires. »

Alexandre s'efforçait d'assimiler les nouvelles données et de les exploiter. Son esprit rationnel résistait vigoureusement. Il n'était toujours pas convaincu par la théorie et persistait à vouloir la contester. Son front se ridait de plus en plus :

« Mais Aristote, le grand philosophe et l'élève le plus important de Platon, a qualifié de pure affabulation le récit de l'Atlantide. »

« Très juste ! », répondit avec un enthousiasme inattendu Nicodème qui poursuivit avec grandiloquence : « Mais

dans l'Antiquité, il y a eu une pléiade de partisans de la véracité de cette histoire. Les philosophes qui leur ont succédé, Posidonios, Crantore et Proclus, mais également le géographe Strabon, tous soutenaient, en partie en tout cas, que la description de l'Atlantide était fondée sur des événements réels. Pour ce qui concerne Aristote, n'oublie pas qu'il était en désaccord avec son maître et qu'il se démarquait de lui considérablement sur de nombreux points de doctrine et sur de nombreuses positions. C'est pourquoi on dit que Platon l'appelait "l'ânon", c'est-à-dire un animal qui, à peine venu au monde, donne des coups de pied dans le ventre de sa mère. »

Le professeur semblait avoir réponse à tout. Dès qu'il eut terminé sa phrase, Howard prit le relais :

« Donc parmi toutes les inexactitudes qui parsèment le mythe, nous, nous devons trouver les données historiques vérifiables. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! La vérité est que la théorie que tu viens d'analyser repose sur un nombre appréciable de bases solides et d'explications rationnelles. Mais tu devrais savoir qu'un mythe peut se prêter à un grand nombre d'interprétations différentes. Sans preuves, toutes les théories sont valables et rien ne peut être confirmé. Sans étude pragmatique et linguistique des textes, nous en sommes réduits à émettre de pures hypothèses. »

Alexandre ne pouvait que se rallier au point de vue de l'exigeant docteur de l'Université de Bristol. Il existe, dans l'histoire, des dizaines d'exemples de recherches archéologiques qui, partant de grandes ambitions, dégénèrent ensuite en spéculations inutiles. La théorie était impressionnante et vraisemblable, mais les lacunes étaient de taille.

Le professeur, naturellement, n'allait pas baisser les bras aussi facilement. Ses recherches n'étaient pas conduites



avec l'obsession fébrile d'un collectionneur mais avec l'application sereine de l'artisan qui retrouve les manches pour recoller les morceaux d'un vase en céramique brisé. Il était persuadé qu'ils étaient au cœur des mystères les plus occultes d'un peuple dont les traces s'étaient perdues dans l'histoire, il y avait des millénaires. Il n'était pas pressé, il n'avait pas de concurrents et prenait plaisir à l'idée de la suite qu'il s'appliquerait à donner à cette recherche :

« C'est pourquoi nous sommes là aujourd'hui, les amis. Les stèles que nous avons découvertes pourraient bien cacher la clé de la vérité. Et qui dit que l'aiguille dans la botte de foin ne sera pas finalement un âne tout entier... et alors, croyez-moi, on ne pourra pas le rater ! »

## UN SOLEIL PLUS TÔT...

« Mon ami, je veillerai à informer Sa Majesté le pharaon dans les meilleurs délais et à organiser le plus vite possible une mission d'aide d'urgence. »

Il tendit ses deux mains et les posa chaleureusement sur les épaules d'Andrionas, qui se redressa de toute sa hauteur. Le temps qu'ils avaient passé ensemble, particulièrement ces derniers jours, avait noué entre eux une véritable amitié et instauré un profond respect mutuel. Le jeune prêtre, envoyé comme ambassadeur de Strongylé, craignait qu'ils ne se revoient plus.

« Je te remercie Sonchis. Que le dieu Poséidon te protège dans ce voyage de retour. Je ferai tout mon possible pour mettre les stèles à l'abri. Ma mission accomplie, je te les enverrai en toute sécurité de Cnossos. »

D'ordinaire, le général n'était pas touché par les séparations mais, cette fois, ce moment le mettait mal à l'aise. Sonchis l'avait compris et s'efforça d'écourter les adieux. Mais il se devait de prévenir une fois encore son ami :

« Andrionas, fais bien attention à toi. Tu sais parfaitement que la prophétie n'a pas encore été totalement réalisée. Particulièrement pour le temps qu'il te reste à passer à Akro-